



L'APPROCHE BIOGRAPHIQUE : SA VALIDITÉ MÉTHODOLOGIQUE, SES POTENTIALITÉS

Author(s): Daniel Bertaux

Source: *Cahiers Internationaux de Sociologie*, NOUVELLE SÉRIE, Vol. 69, HISTOIRES DE VIE ET VIE SOCIALE (Juillet-Décembre 1980), pp. 197-225

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40689912>

Accessed: 28/07/2013 13:54

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers Internationaux de Sociologie*.

<http://www.jstor.org>

L'APPROCHE BIOGRAPHIQUE : SA VALIDITÉ MÉTHODOLOGIQUE, SES POTENTIALITÉS

par Daniel BERTAUX

RÉSUMÉ

En sociologie comme dans d'autres disciplines, la conjoncture actuelle est au pluralisme des théories et des méthodes. Aussi les récits de vie, enfin redécouverts, sont-ils utilisés de multiples façons. Mais en même temps, parce qu'ils conduisent à se placer au point d'articulation des êtres humains et des places sociales, de la culture et de la praxis, des rapports sociostructurels et de la dynamique historique, il se pourrait que de la diversité de leurs utilisations émerge peu à peu une approche unifiante dépassant les frontières de la sociologie comme telle.

SUMMARY

In sociology, as in other social sciences, the field is at present characterized by a pluralism of theories and methods. As a result, life-histories — at long last rediscovered — are being used in a wide variety of ways. But at the same time, because they are leading research to focus on the points of convergence and merging between man and social position, culture and praxis, sociostructural relationships and historical dynamics, this very diversity in the use of life-histories may ultimately generate a unifying approach sufficiently large in scope to transcend the actual boundaries of sociology.

Des travaux français récents ont ramené à la surface deux pans de l'histoire de la sociologie empirique qui avaient été presque totalement oubliés : il s'agit des recherches à base de récits de vie (*life stories*) et d'histoires de vie (*life histories*) menées dans l'entre-deux-guerres par des sociologues de Chicago (Bertaux, 1976), et de celles conduites à la même époque en Pologne à partir de mémoires (*pamiętniki*) recueillis par concours publics auprès de paysans, d'ouvriers, de chômeurs (Markiewicz-Lagneau,

Cahiers internationaux de Sociologie, vol. LXIX, 1980

1976, 1981 ; à titre d'exemple paradigmatique, voir Chala-sinski, 1981). Loin d'être des travaux marginaux, ces recherches constituaient à l'époque l'un des principaux courants de la sociologie empirique, tant aux Etats-Unis qu'en Pologne. Et cependant, après la seconde guerre mondiale, cette forme d'observation des processus sociaux devait disparaître de la panoplie méthodologique internationale.

Ceci pour la sociologie. En anthropologie, l'utilisation des histoires de vie est à la fois plus ancienne et plus diversifiée ; Lewis L. Langness en recensait en 1965 plus de quatre cents exemples (Langness, 1965). Là aussi cependant, malgré quelques chefs-d'œuvre mondialement connus — dont ceux d'Oscar Lewis —, cette forme de recherche devait s'effiloche au cours des années 50 et 60 (Morin, 1980, dans ce numéro).

Dans chacune de ces deux disciplines, il s'est trouvé des chercheurs pour tenter de porter un jugement sur la validité de la méthode, et de comprendre les raisons de son échec. Citons, pour l'anthropologie, les essais de Kluckhohn (1945), de Dampierre (1957), Langness (1965), Mandelbaum (1973) ; et pour la sociologie, ceux de Blumer (1939), Angell (1945), Becker (1966), Denzin (1970)¹.

Les trois essais de bilan critique d'Angell, Becker et Denzin portent, à plus de vingt ans de distance, sur un corpus pratiquement inchangé d'une vingtaine d'études effectuées par l'école de Chicago. Leurs conclusions aussi se répètent : malgré, disent-elles, des difficultés méthodologiques dans le recueil et l'analyse, les récits de vie constituent un outil incomparable d'accès au vécu subjectif ; et la richesse de leurs contenus est une source d'hypothèses inépuisable. Malheureusement, les sociologues, obnubilés par la recherche d'une apparence de scientificité, se tournent de plus en plus vers le quantitatif et délaissent les récits de vie...

Ce jugement n'est pas faux ; mais il a ses limites, qui sont celles du point de vue d'où il est énoncé. Ce point de vue, c'est celui de l'interactionnisme symbolique. L'inconvénient est qu'il ne se donne pas comme tel, mais comme *le* point de vue *sociologique*. C'est ainsi par exemple que ces bilans critiques n'abordent même pas la question de savoir si les récits de vie pourraient apporter des connaissances sur les rapports sociostructurels (par exemple sur les rapports de production, sur le droit coutumier,

1. Une place particulière doit être réservée au travail de Sigrid Paul, qui cite, résume et évalue avec une grande sûreté de jugement, sans *a priori* théorique, la *quasi-totalité des recherches utilisant des « documents personnels »* (essentiellement des récits de vie) en ethnologie, en sociologie et en psychologie depuis l'origine de ces trois disciplines : une prouesse admirable (PAUL, 1979, en allemand).

sur la réalité sociologique d'institutions formelles diverses) ; sur des faits de culture ; sur des processus socio-historiques particuliers ; voire des données quantifiables (ainsi des budgets-temps à l'échelle de la vie). Ce type de connaissances n'intéressait pas l'interactionnisme symbolique². En réalité, les essais d'analyse des raisons de la désaffection à l'égard des récits de vie sont, de façon sous-jacente, des tentatives pour comprendre le relatif échec de l'interactionnisme symbolique. Mais parce qu'Angell, Becker, Denzin ne poussent pas jusqu'au bout l'analyse de leur échec, ils ne peuvent aboutir qu'à l'échec de leur analyse³.

En réalité, ce sont surtout des causes extrinsèques, et non des faiblesses intrinsèques de la méthode, qui ont entraîné son abandon. La seconde guerre mondiale a accéléré et parachevé le déplacement du centre du monde d'une rive à l'autre de l'Atlantique. Dans le même temps, aux Etats-Unis mêmes, le passage de la forme concurrentielle à la forme oligopolistique de l'économie induisait un déplacement des problèmes sociaux centraux, lequel engendrait à son tour au sein de la sociologie nord-américaine les montées parallèles du *survey research* et du fonctionnalisme parsonien, qui établirent ainsi leur hégémonie sur (respectivement) la sociologie empirique et la théorie générale, réduisant toutes les autres formes d'observation et de théorisation à une existence marginale, précaire, ou à la disparition.

Il en fut ainsi tant que dura cette double hégémonie. Ce qui y mit fin ce n'est pas, on le sait, les critiques pertinentes et renouvelées d'intellectuels tels que C. Wright Mills, Sorokin, Gurwitsch ou Lefebvre, mais les soulèvements sociaux de la fin des années 60 qui seuls, par leur impact idéologique massif, réussirent à en ébranler la base. Dans son élan, la critique radicale de ces deux paradigmes est d'ailleurs allée trop loin ; car l'objet à déconstruire était bien moins le *survey research* ou le fonctionnalisme (et son « équivalent » en France : le structuralisme), toutes formes utiles à la démarche sociologique, que le monopole de scientificité qu'elles s'étaient indûment attribué.

Quoi qu'il en soit, la situation générale a profondément changé. Nous traversons maintenant une période *pluraliste*

2. A cet égard, l'étude récente de DENZIN (1981) qui porte sur une *branche de production* marque à notre avis un tournant historique et ouvre de nouvelles perspectives de communication entre diverses écoles de pensée (interactionnisme symbolique, structuralisme, marxisme, etc.).

3. Ce qui ne signifie pas, bien entendu, qu'on puisse ignorer leurs essais, en particulier l'étude très travaillée de DENZIN (1970) ; ni qu'on puisse se passer de connaître la problématique de l'interactionnisme symbolique, qui constitue l'effort de loin le plus intéressant pour penser *un niveau spécifique* de la vie sociale, celui de l'interaction en face à face ; voir en particulier les travaux remarquables d'Erving GOFFMAN.

(Wiley, 1979) dans laquelle aucune nation, aucune théorie, aucune méthode ne peuvent prétendre à l'hégémonie ; et cette situation est extrêmement favorable à l'essor de l'imagination sociologique⁴. Jamais la sociologie mondiale, jamais la sociologie nord-américaine elle-même n'avaient été aussi diversifiées qu'au cours de ces dernières années ; et cette diversité, cette richesse indique assez que la « crise de la sociologie » dont on a beaucoup parlé n'était en fait que la crise de ses paradigmes hégémoniques.

Parmi les nouvelles formes de recherches sociologiques qui se développent de par le monde, celle qui nous intéresse ici est constituée par le recours aux *récits de vie*. Précisons d'abord le vocabulaire. La langue anglaise dispose de deux mots, *story* et *history*, pour traduire le français « histoire ». Après une longue période de flottement terminologique, le sociologue nord-américain Norman K. Denzin (1970) a proposé une distinction, qui me paraît devoir être reprise, entre *life history* et *life story*. Par ce dernier terme il désigne l'histoire d'une vie telle que la personne qui l'a vécue la raconte : si de nombreux chercheurs français emploient encore le terme d'histoire de vie à cet effet, il semble préférable d'utiliser celui de *récit de vie*, qui est plus précis. Quant au terme *life history*, Denzin propose de le réserver aux études de cas portant sur une personne donnée, et comprenant non seulement son propre récit de vie mais aussi toutes sortes d'autres documents : par exemple, dossier médical, dossier judiciaire, tests psychologiques, témoignages des proches, etc. De son côté Lewis L. Langness, auteur d'une étude fort complète sur l'utilisation des histoires de vie en anthropologie (Langness, 1965), confirme que les premiers anthropologues qui utilisèrent le terme *life history* entendaient par là désigner tout ce qu'ils avaient pu apprendre d'une personne, soit par elle directement, soit en interrogeant les autres membres de la communauté.

Par ailleurs, la distinction entre *life story* et *life history*, récit de vie et étude de cas clinique, me paraît renvoyer à bien autre chose qu'une distinction terminologique. Denzin considérait en 1970 que l'étude de cas (*life history*) était bien supérieure au simple récit de vie qu'elle englobait. Inversement, ce qui retient mon attention, c'est l'orientation implicitement « technocratique » (ou, selon le cas, psychocratique, sociocratique ou statocratique) des études de cas où s'épanouit pleinement une volonté

4. Il ne s'agit ici que de l'aspect intellectuel de la sociologie. On sait par ailleurs que cette discipline est très menacée dans de vastes régions du monde, à la suite de l'avancée de néo-totalitarismes. Car la pensée sociologique authentique est par vocation antitotalitaire ; elle s'épanouit ou disparaît en même temps que la démocratie politique (TOURAINE, 1974).

de savoir incontrôlée. La question de la fiabilité des données peut se résoudre autrement que par la convergence de sources sur une personne qui, de toute façon, ne saurait en aucun cas constituer en tant que telle un objet *sociologique* (Bertaux, 1981, Introduction).

Mais pourquoi parler d'*approche biographique* et non de « méthode des récits de vie » ? L'expression d'*approche biographique* constitue un pari sur l'avenir. Elle exprime en effet une hypothèse, à savoir que le chercheur qui commence à recueillir des récits de vie, croyant peut-être utiliser ainsi une nouvelle technique d'observation au sein de cadres conceptuels et épistémologiques inchangés, se trouvera peu à peu amené à remettre en question ces cadres l'un après l'autre⁵. Ce qui serait en jeu, ce ne serait donc pas seulement l'adoption d'une nouvelle technique, mais la construction de proche en proche d'une nouvelle démarche sociologique ; une nouvelle *approche* qui, entre autres caractéristiques, permettrait pour une fois de réconcilier l'observation et la réflexion (Bertaux, 1977, 1981 b). D'où le terme d'*approche biographique*.

C'est peut-être le fait de mettre ce terme au singulier qui est le plus contestable. En effet, alors qu'il existait autrefois un lien très étroit entre l'utilisation des récits de vie et une orientation vers l'aspect « psychologique » des phénomènes sociaux, ce lien s'est aujourd'hui rompu ; et les nombreuses recherches qui utilisent maintenant les récits de vie relèvent d'une grande variété

5. C'est là très exactement ce qui s'est produit pour le *survey research*. Son principal promoteur, Samuel Stouffer, n'avait initialement que des objectifs fort pragmatiques. Formé à Chicago, puis auprès des psychologues Thurstone et Pearson, il montrait dans sa thèse de Ph.D. qu'on pouvait obtenir au moyen de questionnaires standardisés les mêmes informations spécifiques qu'au moyen de récits de vie, mais à un bien moindre coût (Stouffer, 1930). En 1939, lors d'une célèbre table ronde, il apporta la preuve selon lui décisive de la supériorité des questionnaires sur les récits de vie : c'est la première technique et non la seconde qu'utilisaient... les grandes banques, ou plus exactement leurs actnaires, pour évaluer le risque spécifique de non-remboursement d'un prêt consenti à tel ou tel particulier (voir Blumer, 1939 ; et la traduction de l'intervention de Stouffer dans Bertaux, 1976). Très rapidement, grâce au travail de Paul Lazarsfeld, cette nouvelle technique d'observation du social devait produire non seulement sa propre méthodologie d'analyse, mais une façon de concevoir la théorie sociologique elle-même (comme système d'hypothèses portant sur des relations entre variables). Enfin, pour couronner l'édifice, des philosophes néo-positivistes vinrent conférer à cette nouvelle approche ses lettres de noblesse épistémologiques en établissant un parallèle — à vrai dire totalement superficiel — entre sciences physiques et sciences sociales, lois de la matière comme relations entre des grandeurs physiques et lois de la société comme relations entre variables sociologiques.

Parallèlement, la prédiction de Stouffer selon laquelle d'autres « grandes industries » que les banques s'empareraient de l'enquête par questionnaires, se réalisait au-delà de toutes les espérances... On ne peut que regretter que cette histoire fascinante n'ait pas encore fait l'objet d'une étude de sociologie de la science, ou plus exactement : de sociologie de la sociologie.

d'orientations théoriques. Dans la suite de cet article je voudrais d'abord faire ressortir les axes qui sous-tendent et organisent cette variété, avant d'en venir à quelques points de méthodologie et de conclure en dégagant ce qui, dans les nouvelles recherches, me paraît porteur d'avenir.

LE CHAMP ACTUEL DE L'APPROCHE BIOGRAPHIQUE

De l'unité à la diversité. — Lorsque, après trente ans d'abandon, des études sociologiques à base de récits de vie ont commencé à reparaitre, c'est en discontinuité presque totale avec la tradition de l'interactionnisme symbolique. Peut-être la meilleure façon de prendre la mesure de cette solution de continuité, et de la diversité exceptionnelle des nouvelles orientations, est-elle de passer en revue les quelque vingt recherches qui ont été présentées au IX^e Congrès mondial de Sociologie (Uppsala, août 1978) dans le cadre du groupe *ad hoc* sur l'approche biographique.

Vingt études, cela équivaut presque à la production « biographique » de l'école de Chicago ; du moins en quantité (mais la qualité suit). Il ne saurait être question de présenter ici ces vingt recherches ; la plupart des communications présentées à Uppsala ont été ou vont être publiées, et on voudra bien s'y reporter. Ce qui nous intéresse, c'est de les considérer comme autant d'indicateurs spécifiques d'un champ nouveau dont elles révéleraient la structure, de la même façon qu'en examinant les localisations des différentes espèces de fleurs qui poussent spontanément dans un pré, on peut en inférer la carte pédologique du sol.

Or ce qui frappe au premier coup d'œil c'est une grande variété, qui persiste selon que l'on répartit ces recherches selon l'école de pensée, le type d'objet sociologique ou la population interrogée. Ainsi, les écoles de pensée vont du marxisme sartrien (Ferrarotti), néo-matérialiste (Wallerstein), structuraliste (Bertaux et Bertaux-Wiame) ou simplement empirique (Kemeny, Lefebvre-Girouard, Karpati, Léomant) à la théorie des rôles (Luchterhand) et à l'herméneutique (Kohli) en passant bien entendu par l'interactionnisme symbolique (Denzin) et plusieurs autres courants théoriques s'inspirant des travaux de Max Weber (Camargo), Louis Dumont (Catani), Fernand Dumont (Gagnon). Mais cette diversité s'enrichit encore de la participation de chercheurs utilisant les récits de vie dans le contexte d'autres disciplines telles que l'anthropologie (Elegoët), l'histoire sociale (Thompson, Synge, Bertaux-Wiame), la psychologie sociale (Hankiss), la psychohistoire (Elder).

Les milieux sociaux enquêtés sont eux aussi multiples ; on y trouve des paysans, des travailleurs saisonniers, des ouvriers, des employées, des artisans, des industriels et des élites ; ainsi que des jeunes délinquants, des héroïnomanes, et l'évocation d'un camp de concentration. Au sein de ces milieux, le nombre de personnes interrogées va de un à plus de cent.

Enfin, les objets théoriques étudiés sont très divers, puisqu'ils vont du vécu (Gagnon), de l'image de soi (Hankiss), des valeurs (Catani), des conflits de rôles (Luchterhand) et de l'histoire psychologique (Elder et Rockwell) aux trajectoires de vie (Camargo, Martiny, Lefebvre-Girouard, Léomant, Bertaux-Wiame), aux modes de vie (Kemeny, Karpati) et aux structures de production (Bertaux et Bertaux-Wiame, Denzin).

Par contraste avec cette grande variété de recherches, enrichie encore de publications plus récentes (ainsi Hareven, 1978, 1979 ; Rosenmayr, 1978 ; Chalasinski, 1981 ; Szczepanski, 1981 ; Faraday et Plummer, 1979, ou les articles contenus dans le présent numéro), l'ensemble des travaux de l'école de Chicago apparaît soudain singulièrement monochrome et polarisé. Monochrome en effet, car ces travaux relèvent tous d'un même courant de pensée issu de l'enseignement de George H. Mead, l'interactionnisme symbolique (le terme est venu plus tard). Polarisé, car si ces travaux portent sur des populations diverses : nouveaux immigrants, jeunes délinquants, jeunes prostituées, vagabonds, toxicomanes, cambrieurs professionnels, c'est encore et toujours la même question, le même objet sociologique qui oriente la réflexion : la *déviance*.

Le point est essentiel, car il conduit à soupçonner que ce que l'on prend parfois comme un caractère constitutif des récits de vie, à savoir que leur valeur particulière réside dans leur aptitude à comprendre « de l'intérieur » les processus de déviance, n'est qu'une de leurs multiples facettes qu'une école particulière, celle de Chicago, a su mettre particulièrement en valeur.

Essai de substruction. — Peut-on classer ces diverses études selon une ou plusieurs dimensions, qui ainsi dégagées contribueraient à faire apparaître la structure sous-jacente du champ ?

L'une des dimensions structurantes me paraît être constituée par le *type d'objet sociologique* étudié. On aura remarqué en effet que certains chercheurs ont choisi de se concentrer sur des structures et des processus « objectifs », tandis que d'autres ont pris pour objet des structures et des processus « subjectifs ».

Structures de production, formation de classes sociales, modes de vie de milieux sociaux donnés constituent autant d'objets de type sociostructurel. De même, les recherches menées actuelle-

ment sur le « cycle de vie » et le « cycle de la vie familiale » (voir par exemple, Cuisenier, 1977 ; Hareven, 1978 ; ou Balan et Jelin, 1980, dans ce numéro) relèvent de ce premier type ; ainsi que l'école britannique d'histoire orale (Thompson, 1980, dans ce numéro) ; et les travaux d'anthropologues cherchant à décrire les aspects matériels de la culture d'un groupe social (Elegoët, 1980). J'y ajouterai les recherches sur les modes de vie menées à l'heure actuelle en France par des marxistes (Bleitrach et Chenu, 1979). C'est dans les formes particulières de la vie matérielle, production et reproduction, travail et consommation, que tous ces chercheurs orientés vers le sociostructurel cherchent le sous-bassement des multiples régularités de comportement et récurrences de processus que révèlent les récits de vie.

En opposition apparente à cette orientation se situe celle qui concentre l'attention sur des phénomènes symboliques, et tend à dégager les formes et structures particulières du « niveau » sociosymbolique. À travers les récits de vie et les autobiographies, à travers leurs *formes* aussi bien que leurs contenus (Burgos, 1979, 1980 ; Kohli, 1981 ; Catani, 1981), les chercheurs s'attachent ici à dégager des complexes de valeurs et de représentations qui existent d'abord au niveau collectif avant de s'emparer plus ou moins totalement des subjectivités. Ces travaux se rattachent à une longue tradition qui parcourt la sociologie et l'anthropologie, et qui va de l'étude des religions et des mythes à celle de l'idéologie moderne (Louis Dumont, 1976) ; la méthode, par contre, est nouvelle.

Il est certain que l'étude du sociostructurel et celle du sociosymbolique ne procèdent pas de la même façon ; et c'est la raison pour laquelle leur distinction est ici pertinente. Cependant il convient de la nuancer. Tout d'abord, la plupart des objets étudiés constituent des formes « dégradées », du point de vue théorique, du sociostructurel (ainsi les modes de vie) ou du sociosymbolique (ainsi le vécu ; les attitudes, représentations et valeurs *individuelles*) : dans ces formes dégradées, les particularités idiosyncratiques occupent encore une place importante.

Surtout, ces deux « niveaux » du sociostructurel et du sociosymbolique ne sont que deux faces d'un même réel, le social ; c'est pourquoi toute étude approfondie d'un ensemble de rapports sociaux se trouve amenée à les considérer simultanément. Ainsi Denzin, ayant commencé à étudier la consommation d'alcool dans les bars sous l'angle de l'interaction symbolique, a-t-il été amené à s'interroger sur les structures de production des alcools ; tandis que je passais à l'inverse d'une enquête sur les rapports de production du pain à une interrogation sur les valeurs et projets de vie de ceux qui le fabriquent.

Enfin, le social n'est pas en béton ; il est politique et « tra-

vaille » sous la pression de forces contraires et changeantes. S'il structure le champ de la praxis, il est en retour l'objet, l'enjeu de la praxis. Une sociologie qui ne se bornerait pas à analyser l'ordre institué, mais chercherait à saisir les contradictions qu'il engendre et les transformations structurelles qui en résultent devrait donc s'efforcer de réunifier la pensée du structurel et celle du symbolique, et de les dépasser pour parvenir à une pensée de la praxis. Quelques œuvres exceptionnelles, dans lesquelles — ce n'est pas un hasard — prolifèrent les descriptions biographiques de personnages, nous montrent ici la voie⁶.

Par comparaison avec cette première dimension allant du structurel au symbolique et à la praxis, la seconde dimension sous-tendant la diversité des formes actuelles de l'approche biographique paraîtra dérisoire : c'est en effet celle du *nombre* de récits de vie sur lequel se fonde une recherche donnée. Elle me semble cependant significative.

Certaines recherches reposent sur un seul récit de vie (Catani, 1980, 1981 ; Houle, 1979 ; Luchterhand, 1981 ; ou par exemple Sutherland, 1937). D'autres en comportent plusieurs, mais isolés les uns des autres. C'est le cas de la première recherche québécoise dirigée par Nicole Gagnon, qui est plus la juxtaposition de cent cinquante micro-enquêtes portant chacune sur une personne qu'une enquête sur cent cinquante personnes. Cette même forme atomisée se retrouve dans la recherche de Paul Thompson et Thea Vigne (Thompson, 1977).

A l'opposé on trouve des enquêtes portant sur plusieurs dizaines de récits de vie *prélevés au sein d'un milieu homogène*, c'est-à-dire un milieu organisé par *le même ensemble de rapports sociostructurels*. Ouvriers et artisans de la boulangerie (Bertaux), paysans et paysannes d'un même village (Elegoët), ouvriers-paysans des environs de la même ville (Karpati), membres de l'élite d'un même pays (Camargo) ou jeunes d'origine ouvrière de la banlieue parisienne (Mauger et Fossé-Poliak, 1979), autant d'exemples de recherches dont la conception initiale permet la *totalisation* des éléments de connaissance des rapports sociostructurels apportés par chaque récit de vie, et l'apparition du phénomène de *saturation* qui me semble fonder la validité de l'approche biographique⁷.

6. Par exemple — à titre indicatif et tout à fait personnel — SHIRER (1962), HINTON (1971), BROUÉ (1971) ou, dans un autre registre, SARTRE (1971-1972).

7. La saturation est le phénomène par lequel, passé un certain nombre d'entretiens (biographiques ou non, d'ailleurs), le chercheur ou l'équipe a l'impression de ne plus rien apprendre de nouveau, du moins en ce qui concerne l'objet sociologique de l'enquête (BERTAUX, 1976). Nous y reviendrons.

Entre ces deux extrêmes on trouvera des enquêtes basées sur quelques récits de vie seulement (Lewis, 1963 ; Sayad, 1979 ; Hankiss, 1981).

Si ce qui précède est exact, alors la coupure significative selon cette dimension du nombre de cas observés ne se situe pas quelque part entre dix et onze, ou entre trente et trente et un récits, mais bien au *point de saturation*, qu'il faut bien entendu largement dépasser pour être assuré de la validité des conclusions. En deçà de ce point, il est difficile de se prononcer sur la validité des représentations du réel que propose chaque récit, et c'est en particulier le cas lorsqu'on ne dispose que d'un seul récit. La tentation alors est de s'orienter vers l'analyse herméneutique de l'autobiographie, le déchiffrement des sens cachés qu'elle contient ; ce qui peut déboucher, dans le meilleur des cas, sur des hypothèses relatives au niveau sociosymbolique⁸.

Les deux « dimensions » qui nous semblent structurer l'espace des nouvelles recherches (le type d'objet sociologique, le nombre de récits recueillis) sont relativement indépendantes. Cependant, si l'on s'essaie à dessiner le tableau représentant cet espace, on constate une tendance à l'association entre des objets de type symbolique et un très petit nombre de récits approfondis ; et inversement, entre des objets du type sociostructurel et un nombre élevé de récits assez sommaires.

Cependant, il existe à cette tendance de nombreuses exceptions ; et l'intérêt d'un tel tableau est surtout de faire saisir, au-delà de la diversité patente (et heureuse) des travaux utilisant les récits de vie, quelques-uns des principes qui sont au fondement de cette diversité.

CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES

Pour l'heure ce sont surtout des questions méthodologiques qui préoccupent les chercheurs désireux d'expérimenter l'approche biographique ; et puisque la réponse à ces questions ne se

8. La richesse descriptive et analytique des « grandes autobiographies indigènes », qui à travers l'histoire d'une vie donnent à voir toute une culture, un milieu social, paraît contredire ce qui précède. De même, s'il s'avérait exact que le peu que nous savons en Occident du fonctionnement réel des rapports sociaux « soviétiques » nous est parvenu par le truchement d'autobiographies (KRAVCHENKO, 1947 ; GUINZBURG, 1967 ; SOLJENITSYNE, 1963 ; PLIOUCHTCH, 1977 ; LYSSENKO, 1980), il faudrait chercher à expliciter ce qui fait la valeur de ces témoignages individuels. On s'y emploiera ci-après. Par contre, retenons que *L'archipel du goulag* rédigé par SOLJENITSYNE se fonde sur quelque deux cents témoignages. Rappelons également que la richesse informative des témoignages est à la mesure de notre ignorance préalable.

trouve guère dans la littérature, il me paraît utile de les aborder, ne serait-ce que pour réaffirmer l'inanité d'une « méthodologie » élaborée sans référence aux contenus sociologiques.

Sept questions au moins reviennent constamment dans les discussions⁹. Ces questions, énumérées dans l'ordre de leur apparition sur le terrain (mais dont bien entendu les réponses sont liées entre elles), sont les suivantes :

- qui interroger ?
- combien (taille de l'échantillon) ?
- faut-il être directif ou non-directif ?
- faut-il chercher à recueillir des récits complets ou incomplets ?
- comment les transcrire ?
- comment les analyser ?
- comment les publier ?

Il serait facile, et peu compromettant, de répondre que tout dépend de l'objet que l'on cherche à comprendre ; et nous venons d'entrevoir la grande diversité des objets sociologiques susceptibles d'être étudiés de cette façon... Il n'est pas sans intérêt non plus de noter que la plupart des questions formulées ci-dessus le sont à partir d'un point de vue dont on peut aisément déceler l'origine : c'est celle de l'épistémologie néo-positiviste, qui n'en finit pas d'imprégner nos esprits, alors que le sens profond de l'approche biographique est précisément de la remettre en question. Mais qu'y faire ? La constance avec laquelle ces questions resurgissent montre assez qu'elles sont pour l'heure incontournables.

Qui interroger et combien ? — A tort ou à raison, quiconque entend parler d'une enquête menée au moyen de récits de vie ne tarde pas à poser la question de leur nombre. Combien ? De la réponse dépend un jugement implicite sur la validité de l'enquête.

La clé de ce problème du nombre me paraît résider au moins en partie dans le concept de *saturation*. Le principe en a été exposé plus haut, et je n'y ajouterai ici qu'une précision essentielle : le chercheur ne peut être assuré d'avoir atteint la saturation que dans la mesure où il a consciemment cherché à *diversifier* au maximum ses informateurs.

9. Depuis 1976, le Groupe d'étude de l'approche biographique en sociologie, affilié à la Maison des Sciences de l'Homme, organise presque chaque année un atelier de travail d'une semaine. Chaque atelier est centré sur l'apport des récits de vie à l'étude d'une question sociologique particulière. Les ateliers précédents ont eu lieu à Paris (msh, mars 1976), Québec (octobre 1977, sur l'identité), Varsovie (août 1978, sur la tradition polonaise), Rennes (juillet 1980, sur les sociétés paysannes et la dépayssannisation ; voir BERTAUX et ELEGÔT, 1980). Les ateliers sont également l'occasion de faire le point sur la méthodologie.

La saturation est un processus qui s'opère non pas dans le plan de l'observation, mais dans celui de la *représentation* que l'équipe de recherche construit peu à peu de son objet d'enquête : « culture » d'un groupe au sens anthropologique, sous-ensemble de rapports sociostructurels, de rapports sociosymboliques, etc.

Or on ne peut se contenter d'une première élaboration de cette représentation ; elle repose en effet sur les représentations partielles de la première série de sujets rencontrés ; c'est pourquoi elle demeure susceptible d'être détruite par d'autres sujets situés dans le même sous-ensemble de rapports sociostructurels, mais à des places différentes. Par exemple, la première représentation des rapports sociostructurels sous-tendant l'existence et le fonctionnement quotidien de quarante mille boulangeries artisanales nous venait de deux années d'enquête auprès d'*ouvriers* boulangers. Quand nous avons commencé à rencontrer des artisans et des patrons boulangers, cette représentation ne s'est pas seulement enrichie de la dimension commerciale afférente au statut d'artisan ; car en découvrant que beaucoup de boulangers étaient d'anciens ouvriers qui s'étaient mis à leur compte, nous avons été conduits à transformer profondément nos premières hypothèses.

Un autre exemple fut évoqué à Uppsala par Lena Inowlocki et Charles Kaplan (1978). La très grande majorité des travaux contemporains sur la toxicomanie se fonde sur l'étude d'héroïnomanes qui sont « tombés » ; or il en existe autant qui mènent une vie normale, sans contact aucun avec les diverses institutions répressives ou de désintoxication. Ils constituent autant de « cas négatifs » remettant en question les hypothèses tirées de l'observation des toxicomanes officiellement reconnus comme tels¹⁰.

Aussi la saturation est-elle plus difficile à atteindre qu'il n'y paraît à première vue. Mais à l'inverse, lorsqu'elle est atteinte, elle confère une base très solide à la *généralisation* : à cet égard elle remplit pour l'approche biographique très exactement la même fonction que la représentativité de l'échantillon pour l'enquête par questionnaires.

Directif, non-directif ? — C'est sans doute l'autobiographie écrite qui constitue la forme optimale de récit de vie, car l'écriture conduit à la constitution d'une *conscience réflexive* chez le narrateur.

Les récits de vie oraux n'en seront jamais qu'une approxi-

10. Le principe de la recherche systématique du « cas négatif » qui remettrait en question les hypothèses antérieures a été formulé par LINDSMITH (1947) à propos de sa remarquable enquête sur la toxicomanie, menée au moyen de récits de vie.

mation ; ceci dit, ils sont en pratique beaucoup plus aisés à susciter¹¹.

Comme les récits de vie oraux se recueillent dans des situations d'entretien, on peut être tenté de se reporter à l'immense littérature relative à la conduite des entretiens. Cependant il faut être conscient de la différence profonde qui existe entre l'orientation générale de cette littérature, issue du champ de la psychologie sociale, et l'orientation préconisée ici, qui s'apparente beaucoup plus à la démarche ethnographique. Les psychosociologues s'intéressent aux attitudes, aux idéologies incarnées, et ont conçu l'entretien dans cet esprit. Si par contre on considère son interlocuteur comme un informateur, si l'on s'intéresse non à ce qu'il croit mais à ce qu'il sait (pour l'avoir vécu directement), la perspective change. Ainsi, l'une des conditions pour qu'un récit de vie se développe pleinement, c'est que l'interlocuteur soit saisi par le désir de se raconter et qu'il s'empare lui-même de la conduite de l'entretien ; donc qu'il arrive ce que le psychosociologue le moins directif cherche précisément à éviter.

Alors, faut-il être non-directif ? Si l'on s'intéresse à un objet du type « rapports sociosymboliques », c'est peut-être l'attitude la plus recommandable ; mais je n'ai pas l'expérience de ce type d'enquête (voir Catani, 1980). Si par contre l'on cherche à connaître des rapports sociostructurels, c'est une combinaison d'écoute attentive et de questionnement qui convient. Mais laquelle ?

En réalité, la signification même de l'attitude non-directive change au cours de l'enquête ; et de même pour l'attitude directive. Au début de la recherche, la priorité revient à l'acquisition de connaissances sur les *cadres sociaux* (par exemple : rapports de production, division du travail, mécanismes de distribution

11. A ce propos, une consigne initiale telle que : « Bon, alors, je vais vous demander de me raconter votre vie » risque bien évidemment de clore l'entretien avant même qu'il ait commencé. On s'efforcera donc de trouver une entrée en matière un peu moins brutale, tout en jouant cartes sur table.

Dans notre recherche sur la boulangerie artisanale, nous avons utilisé une consigne du type : « Nous voudrions savoir comment on devient boulanger » (ou, ouvrier boulanger) ; « Vous, par exemple, est-ce que vous pouvez nous raconter... » Cette consigne a fort bien fonctionné *dans le cadre de situations d'entretien patiemment construites*, c'est-à-dire lorsque nous venions de la part d'une personne précise. Elle orientait d'emblée l'entretien vers la vie *professionnelle*, ce qui fait que nous n'avons guère de matériaux sur la vie privée, les opinions politiques, etc. Mais comme cette consigne exprimait notre problématique, elle nous a permis d'apprendre ce que nous voulions savoir.

Elle ne pouvait s'appliquer telle quelle aux boulangères. Mais en leur demandant de nous dire « ce que c'est concrètement que la vie d'une boulangère », nous avons obtenu ce que nous cherchions. Voir BERTAUX et BERTAUX-WIAME (1980, 1981), et BERTAUX-WIAME (1980).

des gens dans ces rapports ; normes professionnelles, normes culturelles, etc.). Le chercheur sera donc conduit à bombarder de questions ses premiers informateurs. Encore faut-il que les questions ne se détruisent pas les unes les autres, que l'on ne casse pas prématurément, par une nouvelle question, l'effort du sujet pour répondre à la question précédente.

L'attitude directive correspond ici à la recherche d'informations générales ; elle nuit à l'épanouissement des récits, mais cela est pratiquement inévitable. Pourtant, à mesure que l'on avance, les cadres sociaux se dégagent peu à peu ; on le pressent aux *répétitions*, d'un entretien à l'autre, de l'évocation des mêmes contraintes extérieures. Le chercheur commence à savoir de quoi il retourne, et modifie en conséquence son questionnement. De nombreuses questions d'ordre général peuvent être éliminées (car on en connaît maintenant les réponses) et il devient plus intéressant de déplacer l'attention vers, d'une part, le niveau du *symbolique* (valeurs, représentations et émotions) ; d'autre part, et surtout, le niveau du *concret particulier* (l'histoire personnelle, comme agencement spécifique de situations, de projets et d'actes) ; car c'est ainsi seulement que l'on peut saisir le niveau de la *praxis*, synthèse des niveaux précédents où les hommes et les femmes, mais aussi les familles, les groupes sociaux réels, en tant qu'acteurs, « font quelque chose de ce qu'on a fait d'eux », pour paraphraser Sartre (1960).

Ici une écoute attentive est indispensable ; attentive mais non passive, car l'exploration des logiques contradictoires qui ont pesé sur le cours d'une vie se fera mieux à deux. Le rôle d'informateur du sujet se modifie, il s'y ajoute un rôle d'expression d'une idéologie particulière, ainsi qu'un rôle de recherche : car le sujet ne récite pas sa vie, il réfléchit sur elle tout en la racontant.

Au fil de l'enquête, le sociologue sera donc amené à être tantôt directif, tantôt non directif ; et c'est essentiellement dans la mesure où il aura une claire conscience de ce qu'il sait déjà et de ce qu'il cherche encore qu'il parviendra à poser les bonnes questions, à relancer ou à se taire à bon escient.

Remarques sur la transcription. — Les enregistrements sont très peu maniables, et il faut de toute évidence les transcrire. Mais cela pose de nouveaux problèmes.

Je ne reviendrai pas ici sur les décalages entre le récit oral et sa transcription écrite brute (quant à la mise sous forme publishable, c'est encore une tout autre affaire)¹². Je voudrais simplement

12. On consultera par exemple JUNEAU (1978) ou « Forme orale, forme écrite », p. 373-378, in BERTAUX et BERTAUX-WIAME (1980).

signaler ici une erreur que nous avons faite, et qui nous a coûté du temps et de l'énergie.

Nous avons eu tendance en effet à effectuer les entretiens par grappes entières ; soit parce qu'un terrain, à la suite de longues démarches, nous devenait enfin accessible ; soit parce que nous étions en mission loin de chez nous et désirions engranger un maximum d'entretiens. Nous remettions la transcription, et donc l'étude attentive des récits, à plus tard. Par la suite nous nous sommes aperçus que nous avions posé plusieurs fois, dans des entretiens successifs, des questions dont la réponse nous avait été donnée sous forme indirecte dans les premiers entretiens ; et que nous avions omis par contre de porter attention à des processus évoqués dans les premiers entretiens, mais de façon trop tangentielle pour que nous en prenions conscience sur le moment. Si nous avions mené de front, plus encore que nous ne l'avons fait, le recueil d'entretiens et leur étude, nous aurions finalement gagné sur tous les plans.

C'est pourquoi la transcription *immédiate* des entretiens, leur examen à chaud, et la totalisation du savoir sociologique au fur et à mesure qu'il s'accumule, paraissent la voie idéale. Elle améliore beaucoup le questionnement et permet sans doute de faire apparaître plus tôt la saturation¹³.

Caractère incomplet des récits de vie. — Sous l'influence des récits de vie publiés, qui se présentent presque toujours comme des récits autobiographiques *complets* couvrant tous les aspects de l'existence et toute sa durée, de nombreux chercheurs déplorent le caractère incomplet des récits qu'ils recueillent eux-mêmes. Cela provient selon nous d'une confusion entre l'effort sociologique et l'effort *littéraire*, qui n'est jamais absent quand une publication est en jeu.

Si l'objet sociologique exploré est du type « rapports socio-structurels », le segment de la vie qui intéresse le sociologue est celui qui a été vécu au sein de ces rapports. Si un ouvrier boulanger quitte son métier pour devenir CRS (le cas s'est présenté), il « sort du champ ». Seule la décision de quitter le métier est pertinente pour qui étudie la boulangerie ; pour le reste il s'agit d'un autre univers. Loin de fétichiser la biographie entière comme histoire unique d'un individu unique porteur de l'ineffable condition humaine, l'approche biographique doit critiquer l'« idéologie biographique » et reconnaître au contraire que de

13. La rédaction de notes immédiatement après l'entretien, ainsi que la tenue d'un journal de terrain, ne peuvent suppléer qu'en partie à l'absence de transcriptions permettant la totalisation du savoir ; ces deux pratiques sont néanmoins fortement recommandées.

plus en plus, dans les sociétés qu'anime l'incessant mouvement du capital, les hommes et les femmes tendent à être déplacés comme des pions, ballottés d'une région à l'autre des rapports de production, du territoire, du milieu socioculturel, etc. (Bertaux, 1976).

Mais si la *segmentation* qui est à l'œuvre dans le réel lui-même doit être reconnue comme telle et incluse au principe même du recueil des récits de vie, un autre processus (orthogonal à la segmentation) est lui aussi à l'œuvre : il s'agit du processus par lequel, à la suite de la séparation domicile/travail consécutive au développement du salariat, un nombre de plus en plus élevé de personnes sont amenées à vivre des vies parallèles, l'une au travail, l'autre en famille, et parfois une troisième dans une activité correspondant à un investissement personnel. Ainsi des millions d'existence sont en quelque sorte sciées en long par la destruction des communautés locales et la spécialisation des champs sociaux au sein des métropoles¹⁴.

Le rappel des effets des processus de segmentation et de « sciage en long » ne signifie pas que ces processus soient toujours et partout victorieux. On peut postuler en effet que ceux qui en sont l'objet y résistent. Guy Barbichon et ses collaborateurs (1972, 1974) ont montré que les sphères du travail, de la famille et de la résidence (au sens de la mobilité géographique) se conditionnent mutuellement. On peut par exemple déménager pour un meilleur travail, ou changer de travail pour « revenir au pays ». Il n'en reste pas moins vrai que les différentes formes de mobilité (géographique, professionnelle, mobilité du mode de vie) s'accroissent. A moins de les prendre elles-mêmes pour objet, ce qui amène à la recherche de *trajectoires*, signes de flux collectifs, et de récits de vie permettant de saisir les raisons des différents types de *déplacements* (géographiques mais également professionnels, familiaux, culturels, sociaux) et l'émergence de la praxis individuelle et surtout familiale (Balan et Jelin, 1980 ; Thompson, 1980), il n'est pas nécessaire de chercher à embrasser la totalité des existences.

Si par contre c'est tel ou tel type de rapports sociosymboliques qui fait l'objet de la recherche, il peut devenir essentiel de connaître la totalité de l'existence (c'est le point de vue de

14. A ce sujet, Jean PENEFF (1979) indique fort bien que les ouvriers militants qui lui ont raconté leur vie n'ont pratiquement pas parlé de leur vie de famille. Il ne s'agit pas seulement d'un réflexe de pudeur, ni même sans doute de l'« effet de canal » que nous avons signalé ailleurs (BERTAUX et BERTAUX-WIAME, 1980) et qui veut qu'avant même que la rencontre ait lieu, le canal par lequel l'informateur a été contacté (le syndicat cgr, dans le cas de Peneff) oriente profondément le récit de vie. Au-delà de ces deux phénomènes, il y a la séparation *réelle* qui prend place dans l'existence même.

Catani, 1980). Mais précisément, ce qui intéresse le sociologue dans ce cas, ce n'est pas la vie comme totalité concrète, mais la *signification* qui lui est donnée après coup.

Cette « totalité » d'ailleurs n'en est pas une, toute fragmentée et divisée qu'elle est par le jeu des circonstances, des forces sociales incontrôlables, d'événements collectifs envahissant la vie sans qu'on en puisse mais (guerre ou paix, croissance ou crise). Par contre, il est du plus haut intérêt de savoir comment chacun et chacune s'efforce de raconter l'histoire d'une série de contingences comme celle d'un développement unitaire ; de décrire une ligne brisée par des forces extérieures comme un itinéraire voulu et choisi de l'intérieur ; de comprendre comment les êtres humains font pour construire une unité de sens dont leur vie réelle a été dépourvue. On sait que faire le récit de sa vie ce n'est pas dévider une chronique des événements vécus, mais s'efforcer de donner un sens au passé et, par là même, à la situation présente, voire à ce qu'elle contient de projets. Les mécanismes subtils de cette « sémantification » sont fort peu explorés ; sans doute s'agit-il en règle générale de bricolages personnels utilisant comme matériaux de base des éléments de sens ou *sèmes* prélevés dans l'univers sociosymbolique environnant¹⁵.

L'exploration de cet univers, à peine esquissée — voir en particulier Dumont (1976), Catani (1980) — pourrait tirer un grand profit du recueil de récits de vie conçus comme opérations de sémantification.

Le problème de l'analyse. — Tout ce qui a été dit précédemment converge vers le rejet de la conception néo-positiviste de l'analyse comme *data analysis*, phase postérieure à la collecte. La démarche qui se met progressivement en place s'apparente beaucoup plus à celle des anthropologues de terrain qu'à celle des sociologues utilisant des enquêtes par questionnaires. L'« analyse » se poursuit tout au long de la recherche, elle consiste à construire progressivement une *représentation* de l'objet sociologique. Il s'y investit un maximum de réflexion sociologique et un minimum de procédures techniques. C'est dans le choix des informateurs, la transformation du questionnement d'un informateur à l'autre (au contraire du questionnaire standard), l'habileté à déceler les indices mettant sur la voie de processus jusque-là inaperçus et à organiser les éléments d'information en une repré-

15. Par exemple, il paraît difficile aujourd'hui de construire la signification de toute une existence autour du *sens de l'honneur* qui a pourtant joué un si grand rôle à l'époque féodale ; car cette valeur, à distinguer du sens de l'honnêteté, ne fait plus partie de l'univers sociosymbolique contemporain.

sensation cohérente, que se joue la qualité de l'analyse. Lorsque la représentation est stabilisée, l'analyse est achevée.

Cette conception semble se situer à l'opposé de la tradition herméneutique, où l'on s'attache au contraire à retrouver, par de multiples lectures d'un même texte, des significations sous-jacentes (Kohli, 1978, 1981). Mais la contradiction n'est qu'apparente. Il est clair que l'étude du sociosymbolique peut difficilement se passer de la démarche herméneutique ; clair également que lorsqu'on essaie, comme l'ont fait Maurice Catani (1980, 1981) ou Martine Burgos (1979, 1980), de retrouver le sens non pas au niveau des contenus manifestes ou latents, mais à celui de la forme même des récits, l'analyse approfondie de chaque récit est indispensable. S'il s'avère par exemple exact que beaucoup de femmes n'emploient pas le « je » (au sens de sujet d'un acte consciemment posé) pour raconter leur vie, ainsi que l'ont signalé Noëlle Bisseret (1974) et Isabelle Bertaux-Wiame (1979), les conséquences potentielles en sont considérables.

Concluons-en donc que les problèmes d'analyse du socio-structurel et du sociosymbolique ne sont pas les mêmes, et qu'ils requièrent des démarches différentes. Mais ne réifions pas cette division du symbolique et du structurel, qui ne sont que deux aspects du même phénomène social total, lequel est aussi totalement historique.

*Recueil vs. publication*¹⁶. — Parmi les centaines d'autobiographies ou d'histoires de vie « indigènes » suscitées et recueillies par des anthropologues ou des sociologues depuis près d'un siècle, certaines sont des chefs-d'œuvre. Le texte coule comme eau de source, le transfert du lecteur sur le narrateur ne tarde pas à s'opérer ; et le voici plongé dans un univers à la fois inconnu et proche, qu'il découvre en même temps que le narrateur. L'on sort de ces longs récits enrichi d'une nouvelle expérience.

Le chercheur peut donc être tenté d'imiter ses illustres prédécesseurs. C'est ici que se trouve le piège.

Les grandes autobiographies indigènes se donnent à la lecture comme des récits spontanés, tenus par un homme ou une femme sans caractéristiques particulières, qui raconte l'histoire de sa vie. Et l'on s'étonne alors, et l'on se désespère de ne jamais rencontrer sur le terrain quelque homme ou quelque femme possédant ce talent de conteur qui paraît si naturel. C'est qu'il en est ici comme en littérature : pour atteindre au naturel, il faut un art considérable.

16. Le terme *vs.*, abréviation du latin *versus*, est emprunté au langage écrit de la presse anglo-américaine. Il dénote une relation d'opposition dialectique. Je ne lui ai pas trouvé d'équivalent français.

Remarquons d'abord, avec Maurice Catani (1975), que la plupart des récits de vie qui accèdent au stade de la publication n'ont pas un auteur, mais deux : le narrateur, mais également le chercheur. Leo Simmons a réduit au quart l'autobiographie (écrite contre rétribution) de Don Talasyeva. Oscar Lewis a écrit lui-même *Les enfants de Sanchez*, à partir des transcriptions... A l'inverse, lorsqu'un texte brut est publié tel quel, ou pire, lorsqu'il est réécrit par un journaliste sans grand talent, l'alchimie littéraire échoue ; que le narrateur initial soit un Indien ou un paysan beauceron.

Le rôle du chercheur est donc essentiel ; souvent c'est lui qui impose la forme autobiographique à ce qui n'est initialement qu'une série d'évocations de scènes. On pourrait avancer l'hypothèse extrême que l'autobiographie est une forme d'expression qui n'appartient qu'à la culture occidentale, seule culture dans l'histoire à avoir dégagé le Moi, l'Individu, du tissu social communautaire ; à avoir érigé l'Homme en mesure de toute chose ; à l'avoir posé en sujet de sa propre existence. Cette hypothèse me paraît personnellement trop schématique, et je lui préfère un examen attentif de ce qu'Althusser appelle « les formes historiques de l'individuation » ; mais elle constitue un excellent point de départ pour rompre avec l'idéologie biographique.

Plusieurs anthropologues français, Claude Karnooh pour la Transylvanie, Philippe Sagent pour les Limbu du Népal, ont mentionné que la plupart des paysans à qui ils avaient suggéré de raconter leur vie répondaient en d'autres termes ; en décrivant, par exemple, la vie du village autrefois ; ou en multipliant les anecdotes, dans le récit desquelles ils mettaient d'ailleurs tout leur talent de conteur. Certains de ces récits atteignent une grande qualité d'expression : ce ne sont pas des récits de vie, parce que cette *forme d'expression* n'a à la limite pas de sens dans les cultures en question ; par contre, raconter des histoires, mettre en scène des caractères (avec leurs particularités, leurs ridicules), produire des effets dramatiques, cela oui, on sait et on aime le faire (Sagent, 1980). Pourquoi donc *imposer* la forme autobiographique ? N'est-ce pas une hérésie ?

On peut aller plus loin encore : de nombreux indices semblent montrer que dans les sociétés paysannes européennes, voire chez les ouvriers, les employés et la majorité des femmes, l'autobiographie ne va pas de soi. Lorsque Armel Huet interroge un vieux paysan breton de sa famille et lui demande de raconter sa vie, l'homme décrit avec un extrême souci de précision l'histoire des différentes maisons du village. On peut raconter la guerre de 14-18 telle qu'on l'a vécue ; mais pour le reste, ce sont les travaux et les jours (Elegoët, 1978). Jean Peneff (1979) remarque

à très juste titre que la plupart des autobiographies ouvrières publiées à ce jour ont pour auteur un individualiste, souvent un anarchiste, qui a fini par sortir de la condition ouvrière, et qui n'est donc plus ouvrier au moment où il écrit. On peut en dire autant, pour la condition paysanne, des très belles autobiographies de Pierre-Jakez Helias (1975) ou de Gavino Ledda (1977). L'autobiographie ne serait-elle pas, finalement, une forme non seulement occidentale mais « bourgeoise », ou tout au moins une forme qui n'a pas de sens en dehors de la culture de l'humanisme classique ?

Nous laisserons cette question en suspens. Ce qu'il faut néanmoins savoir, c'est que pour avoir du *style* (adéquation de la forme au contenu) une histoire doit avoir été plusieurs fois racontée (Sagant, 1980). Or c'est la culture locale qui détermine le genre d'histoires que l'on se raconte... Pour que le récit de vie puisse s'amorcer et plus encore pour qu'il s'épanouisse, il faut que la *posture autobiographique* ait été intériorisée ; que l'on se prenne pour objet, que l'on se regarde à distance, que se forme une conscience réflexive qui travaille sur le souvenir, que la mémoire elle-même devienne action. Alors, en effet, tout devient possible.

Pour créer cette conscience réflexive, rien ne vaut l'acte d'écrire, et le dialogue intime qu'il met en route. D'après ce que je sais des « mémoires » recueillis en grand nombre par des concours publics auprès de paysans ou d'ouvriers polonais, je crois comprendre que c'est finalement à la qualité de cette conscience réflexive (et non à la qualité de la langue, ou au caractère exceptionnel de l'expérience vécue) que les juges évaluaient la qualité d'une autobiographie. Or, à cet égard, l'entretien à deux ne peut remplacer l'effort d'écriture ; car il ne laisse pas à la conscience réflexive le temps de se former. C'est là, selon moi, la raison profonde pour laquelle les récits de vie oraux sont soumis par les chercheurs à réécriture avant publication, réécriture que l'on justifie généralement par la « suppression des redites » et autres trivialités.

Si notre tâche était de susciter de grandes autobiographies indigènes tout en restant fidèles au document recueilli, la situation serait donc presque désespérée. Mais là n'est pas notre objet. Si les récits de vie (et, bien entendu, les autobiographies) nous intéressent, ce n'est pas comme histoires personnelles (ce dont nous n'avons que faire) mais dans la mesure où ces histoires « personnelles » ne sont que le prétexte à décrire un univers social méconnu. Cela signifie donc qu'une fois acquise, la posture autobiographique doit se transformer ; que le regard « auto-graphique » doit se transformer en regard ethnographique. Ici, paradoxale-

ment, l'intériorisation de la culture occidentale et de son expression « bourgeoise » constitue un lourd handicap. Il n'y a rien de plus ennuyeux et vide que ces Mémoires de personnages qui ne parlent que d'eux-mêmes (sauf à la rigueur s'ils y mettent un art consommé). A travers les yeux du narrateur ce n'est pas lui que nous voulons regarder, mais le monde ; ou, plus précisément, *son monde*. Nous voulons nous servir de lui comme d'un périscope, et qui soit le plus transparent possible. Mais la métaphore n'est qu'à moitié juste ; car ce n'est pas seulement en regardant, mais d'abord en multipliant des expériences, qu'un être humain apprend à comprendre le monde qui l'entoure. Pour le sociologue, le narrateur idéal est celui qui fonctionne comme périscope cénesthésique.

C'est finalement parce qu'ils sont des *récits d'expérience* que les récits de vie portent une charge signifiante susceptible d'intéresser à la fois les chercheurs et les simples lecteurs. Parce que l'expérience est interaction entre le moi et le monde, elle révèle à la fois l'un et l'autre, et l'un par l'autre.

Les chercheurs s'intéressent non au moi, à tel moi particulier, mais au monde (lequel comprend non seulement des rapports sociostructurels, mais également, au niveau sociosymbolique, une forme d'individuation spécifique à ce monde, qui se révèle à travers la formation d'un moi particulier). Le simple lecteur, quant à lui, y compris le chercheur qui lit pour son plaisir, s'engagera d'autant plus dans la découverte d'un autre monde que le sien qu'il y sera conduit par un guide concret, le narrateur. Que cela tienne à notre forme de culture dans laquelle tout roman pré-suppose un héros ; ou que cela corresponde à une nécessité beaucoup plus profonde, celle d'un échange symbolique entre frères humains, il est indéniable que la lisibilité d'une autobiographie est beaucoup plus grande, et surtout qualitativement différente, de celle d'un traité d'ethnologie ou de sociologie sur telle ou telle formation sociale.

Or tout repose sur une différence de *forme* ; rien ne prouve que les contenus du traité et de la grande autobiographie indigène soient foncièrement différents. Leur différence de contenu n'est en tout cas pas une différence du particulier à l'universel ; car c'est, on l'a souvent dit, à travers le particulier que se trouve la voie vers l'universel.

Mais à la décharge des traités savants, il convient d'ajouter que derrière chaque grande autobiographie indigène on trouve un anthropologue ; et que c'est *de lui* que provient sans doute (car les preuves en sont effacées avant publication) la qualité du regard ethnographique dont nous parlions plus haut. Leo Simmons connaissait la culture hopi et se trouvait en contact

constant avec Don Talasyeva. Oscar Lewis dit avoir posé « des centaines de questions » aux enfants Sanchez. P.-J. Helias travaillait à décrire les multiples formes de la culture paysanne bretonne bien avant de songer à rédiger son autobiographie, qui s'en est d'autant enrichie. Ce travail souterrain des chercheurs, qui se trouve enfoui et dissimulé par la spontanéité apparente des grandes autobiographies publiées, est pourtant ce qui en fait la valeur ethnologique et sociologique.

Ainsi démystifiés, ces textes magnifiques peuvent nous cultiver et nous inspirer. Mais ils ne doivent pas nous servir de modèle ; ne serait-ce que parce qu'ils véhiculent peu ou prou l'idéologie biographique. Les formes de publications correspondant à l'approche biographique restent encore très largement à inventer.

VALEUR SOCIOLOGIQUE DE L'EXPÉRIENCE HUMAINE

A l'époque du double impérialisme du structuro-fonctionnalisme et du *survey research*, les récits de vie étaient considérés comme dénués d'intérêt sociologique. On leur concédait une certaine aptitude à saisir le « vécu », la façon « psychologique » dont les phénomènes sociaux, produits de structures rigides dont la compréhension échappait totalement à l'homme ordinaire, pouvaient être par lui ressentis. Ce n'était là que menue monnaie du social, sans intérêt pour une sociologie scientifique.

Comment ne pas apercevoir, à mesure que l'on s'en dégage, la formidable cohérence de ce double impérialisme — cohérence profonde masquée par des luttes constantes entre théoriciens et empiristes, structuralistes et positivistes ? D'un côté, les maîtres du questionnaire, ne jurant que par les relations statistiques. De l'autre, les maîtres de la théorie, affirmant qu'on ne saurait demander aux gens de faire leur propre sociologie (Bourdieu *et al.*, 1968). Théoriciens et empiristes, par-delà leurs divisions, étaient unis sur le point essentiel, à savoir que la sociologie avait vocation à devenir une science exacte. Pour que ce projet aboutisse il fallait à l'évidence vider l'homme ordinaire de toute capacité d'initiative imprévisible, et donc de toute capacité de conscience critique et de volonté d'action sur le sociostructurel. Il fallait aussi vider l'ordre social de toute contradiction profonde, le penser comme un organisme, un système, une structure. D'où la pensée unidimensionnelle du fonctionnalisme et du structuralisme, investissant toute sa libido dans une recherche éperdue de cohérence et de scientificité. D'où également cette étrange pratique des empiristes, qui se

mirent à singer les physiciens de l'époque galiléenne et newtonienne : puisque pour les savants l'observation consistait à mesurer quelques grandeurs physiques d'un même objet (poids, vitesse, trajectoire ; ou longueur et température), et à en analyser les relations, on ferait de même : on relèverait sur les objets humains les valeurs prises par quelques grandeurs variables (emploi, revenu, âge, opinions) et l'on s'efforceraient d'en déduire des relations de causalité. De cette pratique le behaviorisme vint fournir à point nommé la philosophie adéquate. Les êtres humains étaient réduits à l'état d'objets pour permettre aux sciences humaines de devenir objectives.

C'est par rapport à cette double posture (et imposture) épistémologique que l'on peut comprendre le bouleversement fondamental qu'implique la décision de *reconnaître aux savoirs indigènes une valeur sociologique*. Traiter l'homme ordinaire non plus comme un objet à observer, à mesurer, mais comme un *informateur*, et par définition comme un informateur mieux informé que le sociologue qui l'interroge, c'est remettre en question notre monopole institutionnel sur le savoir sociologique, et c'est abandonner la prétention de la sociologie à devenir une science exacte ; monopole et prétention sur lesquels repose la légitimité de la sociologie comme institution.

D'où les réactions spontanées de la cité savante des sociologues, dans sa grande époque scientiste, aux récits de vie et plus généralement à toute approche qui risquerait de révéler la qualité sociologique de l'expérience humaine, et finalement la qualité humaine de l'expérience socio-historique. Outre le rejet dans l'oubli quasi complet des récits de vie, d'autres indices viennent appuyer cette interprétation ; ainsi l'isolement de C. Wright Mills après la parution de *L'imagination sociologique* (1960), admirable œuvre de mise en perspective critique du scientisme en sociologie ; ainsi, *a contrario*, le scientisme qui sourd à chaque page de ce très remarquable bréviaire du sociologue professionnel, *Le métier de sociologue* (Bourdieu *et al.*, 1968), synthèse réussie du structuralisme et du positivisme, qui d'ailleurs n'a pas peu contribué à ma propre formation.

Et pourtant si la sociologie, à l'exemple de l'anthropologie, reconnaissait enfin à l'expérience humaine — dont les récits de vie ne sont que l'une des formes possibles d'expression — une valeur cognitive, elle y gagnerait beaucoup. Mais cela demanderait une révision déchirante.

Tout d'abord, la sociologie se rapprocherait de l'ethnologie, qui a depuis longtemps admis qu'elle tirait l'essentiel de ses savoirs concrets, voire une large partie de ses interprétations, des informateurs rencontrés sur le terrain. Si l'ethnologie peut

l'admettre sans mettre en danger son statut scientifique, c'est parce que la *distance* entre une discipline et son objet, qui semble être dans l'idéologie occidentale une dimension constitutive du statut scientifique, lui est donnée par des millénaires de développements divergents, et accessoirement par des milliers de kilomètres. Cette distance que l'histoire trouve dans l'éloignement temporel (voir les suspicions à l'égard de l'histoire immédiate) ; que la psychologie a d'abord cherchée dans l'expérimentation sur les animaux, puis a trouvée dans le concept d'inconscient ; cette distance que l'économie ex-politique trouve toute donnée dans l'appropriation par quelques-uns des moyens de production collectifs, la séparation entre le travail qui est le lot commun et l'accumulation-investissement qu'elle étudie, séparation qu'elle est conduite à réifier pour perpétuer sa propre existence : cette distance, la sociologie a eu le plus grand mal à la construire. Mais c'est en la construisant qu'elle s'est donné ses fondements. On comprend qu'elle hésite à les remettre en question.

Or, d'où viennent ces fondements, d'où viennent les intuitions les plus justes de nos grands théoriciens, sinon d'abord de leur expérience personnelle, très largement enrichie de l'expérience de leurs proches ? D'où viennent initialement les éclairs de génie d'un Tocqueville, d'un Saint-Simon, d'un Proudhon, d'un Marx, d'un Durkheim, d'un Gurvitch, sinon des voyages de l'un, des fréquentations et de l'engagement du second et du troisième ; de l'amitié de Marx pour un industriel, Engels ; de l'éducation religieuse de Durkheim ; de la participation à la révolution russe de Gurvitch... Certes, il fallait des cerveaux agiles et formés pour absorber la quintessence de l'expérience vécue, pour la mettre à distance aussi par un retour critique ; et surtout pour lui donner une forme d'expression écrite. Mais je ferais volontiers le pari, en attendant que la démonstration soit tentée, qu'à la source des principaux concepts qui ont fait la force de la pensée sociologique depuis cent cinquante ans il y a une expérience humaine ; d'abord vécue, puis réfléchie ; soit personnelle, soit toute proche.

Mais ceci n'est que l'un des aspects de la question. L'autre, c'est que, s'il est vrai que l'expérience humaine est porteuse de savoir sociologique (et sinon, il y aurait bien peu de sagesse en ce bas monde), alors nous vivons au milieu d'un océan de savoirs indigènes dont cependant nous ne voulons rien savoir. Je ne prétends pas qu'il s'agisse de connaissance pure et parfaite (mais chez quel sociologue l'est-elle ?) ; ni qu'elle soit également répartie, car elle est, précisément, fonction de l'expérience. Mais sans doute sommes-nous assis sur d'immenses gisements sociologiques d'une richesse inouïe, que des forages multiples suffiraient à faire remonter à la surface. Non qu'ils puissent être

utilisés tels quels, sauf exception : le pétrole brut demande aussi à être raffiné.

Si tel était le cas, les tâches de la sociologie en seraient transformées. A celle de captation par l'enquête, de totalisation et d'expression concentrée des savoirs préexistants, s'ajouterait celle de réinsérer les processus sociaux locaux ainsi explicités au sein de l'ensemble global social-historique. Il est rare en effet que l'expérience humaine dépasse les limites locales. Son domaine privilégié, c'est celui des *médiations* (Sartre, 1960), de toutes ces chaînes enchevêtrées de processus méso-sociologiques qui constituent la chair du social-historique. Mais c'est aussi, ou ce devrait être, le domaine d'une sociologie historicisée et concrète. La différence provient des voies d'approche : là où l'expérience humaine s'efforce de s'élever du particulier au général, la théorie sociologique part du général (historicisé) pour en analyser les formes concrètes et toujours renouvelées d'actualisation. Mais le but est le même : c'est l'élucidation du mouvement social-historique.

Enfin, parce que l'expérience humaine est concrète, parce qu'elle est expérience des contradictions, des incertitudes de la lutte, de la praxis, de l'Histoire, la prendre au sérieux c'est se mettre en position de saisir non seulement les rapports sociaux (sociostructurels et sociosymboliques) mais également leur dynamique, ou mieux leur dialectique. Ici je ne peux mieux faire que renvoyer à Georges Gurvitch, qui avait vécu, compris et exprimé cela mieux que personne (Gurvitch, 1953, 1962 ; Balandier, 1968, 1972 ; également Verhaegen, 1974). On sait que sa pensée si intensément dialectique a été oubliée pendant l'ère de l'hégémonie structuraliste ; le moment est venu de la redécouvrir.

Tout ceci demanderait d'amples développements ; car ce n'est pas une mince affaire que de dépasser des habitudes de pensée profondément intériorisées pour construire une *ethno-sociologie dialectique, historique et concrète, fondée sur la richesse de l'expérience humaine*. Mais l'objet de cet article était bien plus modeste, puisqu'il visait simplement à en faire entrevoir la possibilité.

CNRS, Centre d'Etude des Mouvements sociaux.

RÉFÉRENCES

- ANGELL (Robert), 1945, A critical review of the development of the personal document method in sociology, 1920-1940, dans GOTTSCHALK *et al.*, 1945.
BALAN (Jorge) et JELIN (Elizabeth), 1980, La structure sociale dans la vie personnelle, *Cahiers internationaux de Sociologie*, LXIX.

- BALANDIER (Georges) *et al.* (sous la direction de), 1968, *Perspectives de la sociologie contemporaine. Hommage à Georges Gurvitch*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BALANDIER (Georges), 1972, *Gurvitch*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BARBICHON (Guy) et DELBOS (Geneviève), 1972, *Cheminement des anciens agriculteurs et environnement communal*, Paris, Centre d'Ethnologie française.
- BARBICHON (Guy), DELBOS (Geneviève) et PRADO (Patrick), 1974, *L'entrée dans la ville*, Paris, Centre d'Ethnologie française.
- BECKER (Howard S.), 1966, *The Life-History in the Scientific Mosaic*, introduction à la réédition de Clifford Shaw, *The Jack-Roller*, Chicago, University of Chicago Press, 1966 (1^{re} éd., 1930).
- BERTAUX (Daniel), 1976, *Histoires de vies — ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, rapport au CORDES, à paraître aux Editions L'Age d'Homme, Lausanne, 1981.
- BERTAUX (Daniel), 1977, Comment l'approche biographique peut transformer la pratique sociologique, *Recherches économiques et sociales*, n° 6, avril.
- BERTAUX (Daniel), 1978, IX^e Congrès mondial de Sociologie : la participation du Groupe d'étude de l'approche biographique en sociologie, *MSH Informations*, n° 26, novembre.
- BERTAUX (Daniel) et BERTAUX-WIAME (Isabelle), 1980, *Enquête sur la boulangerie artisanale en France*, Paris, rapport au CORDES, 2 vol.
- BERTAUX (Daniel) et ELEGÔËT (Fanch) (sous la direction de), 1980, *Sociétés paysannes et dépayssannisation. Etudes par l'approche biographique*, Rennes, Université de Haute-Bretagne, offset.
- BERTAUX (Daniel) (Ed.), 1981, *Biography and Society. The Life History Approach in the Social Sciences*, Londres et Berkeley, Sage Publications.
- BERTAUX (Daniel), 1981 b, From the Life History Approach to the Transformation of Sociological Practice, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- BERTAUX (Daniel) et BERTAUX-WIAME (Isabelle), 1981, Life Stories in the Baker's Trade, dans BERTAUX (Ed.), 1981.
- BERTAUX-WIAME (Isabelle), 1979, The Life History Approach to the Study of Internal Migration, *Oral History*, 7-1, Spring.
- BERTAUX-WIAME (Isabelle), 1980, Une application de l'approche autobiographique. Les migrants provinciaux dans le Paris des années vingt, *Ethnologie française*, X-2.
- BERTAUX-WIAME (Isabelle), 1980 b, *Femmes dans une entreprise artisanale : les boulangères*, communication présentée aux Journées d'études de la Société française de Sociologie, 6-7 juin ; Paris, Groupe de Sociologie du Travail.
- BISSERET (Noëlle), 1974, Langages et identité de classe : les classes sociales « se parlent », *L'Année sociologique*, 25.
- BLEITRACH (Danielle) et CHENU (Alain), 1979, *L'usine et la vie*, Paris, Maspero.
- BLUMER (Herbert), 1939, *An Appraisal of Thomas and Znaniecki's « The Polish Peasant in Europe and America »*, New York, Social Science Research Council.
- BOURDIEU (Pierre), CHAMBOREDON (Jean-Claude) et PASSERON (Jean-Claude), 1968, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton-Bordas.
- BROUÉ (Pierre), 1971, *Révolution en Allemagne, 1917-1923*, Paris, Editions de Minuit.
- BURGOS (Martine), 1979, Sujet historique ou sujet fictif ; le problème de l'histoire de vie, *Information sur les sciences sociales*, 18-1.
- BURGOS (Martine), 1980, L'émergence du romanesque dans les histoires de vie paysannes. Analyse comparative de trois récits, in BERTAUX et ELEGÔËT.

- CAMARGO (Aspasia), 1981, The Actor and the System. Trajectory of the Brazilian Political Elites, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- CATANI (Maurice), 1975, Les histoires de vie sociale, instrument critique des pratiques et objets sociologiques, *Comptes rendus de recherches et bibliographie sur l'immigration*, n° 8 ; Paris, Centre d'Etudes sociologiques, ERSMOI.
- CATANI (Maurice), 1980, Les histoires de vie sociale dans le cadre de l'approche biographique, dans BERTAUX et ELEGOËT (dir.), 1980.
- CATANI (Maurice), 1981, Social Life History as Ritualized Oral Exchange, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- CHALASINSKI (Jozef), 1981, The Life Records of the Young Generation of Polish Peasants as a Manifestation of Contemporary Culture, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- CUISENIER (Jean) (sous la direction de), 1977, *Le cycle de la vie familiale dans les sociétés européennes*, Paris et La Haye, Mouton.
- DAMPIERRE (Eric de), 1957, Le sociologue et l'analyse des documents personnels, *Annales ESC*, XXI-3, juillet-septembre.
- DENZIN (Norman K.), 1970, *The Research Act*, Chicago, Aldine.
- DENZIN (Norman K.), 1981, The Interactionist Study of Social Organization : A Note on Method, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- DUMONT (Louis), 1976, *Homo Aequalis : genèse et épanouissement de l'idéologie moderne*, Paris, Gallimard.
- DUVIGNAUD (Jean) (sous la direction de), 1979, *Sociologie de la connaissance*, Paris, Payot.
- ELDER (Glen H.), 1974, *Children of the Great Depression*, Chicago, University of Chicago Press.
- ELDER (Glen H.), 1981, History and the Life Course, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- ELEGOËT (Fanch), 1978, *Nous ne parlions que le breton et il fallait parler français. Mémoires d'un paysan du Léon*, La Baule, Editions Breizh Hor Bro.
- ELEGOËT (Fanch), 1980, L'économie paysanne, dans BERTAUX et ELEGOËT (dir.), 1980.
- FARADAY (Annabel) and PLUMMER (Kenneth), 1979, Doing Life Histories, *The Sociological Review*, 27-4.
- FERRAROTTI (Franco), 1979, Sur l'autonomie de l'approche biographique, dans DUVIGNAUD (dir.), 1979.
- GAGNON (Nicole), 1980, Données autobiographiques et praxis culturelle, *Cahiers internationaux de Sociologie*, LXIX.
- GAGNON (Nicole), 1981, On the Analysis of Life Accounts, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- GOTTSCHALK (Louis), KLUCKHOHN (Clyde) and ANGELL (Robert), 1945, *The Use of Personal Documents in History, Anthropology and Sociology*, New York, Social Science Research Council.
- GUINZBURG (Evgenia S.), 1967, *Le vertige*, Paris, Le Seuil.
- GURVITCH (Georges), 1953, L'hyper-empirisme dialectique, ses applications en sociologie, *Cahiers internationaux de Sociologie*, XV.
- GURVITCH (Georges), 1962, *Dialectique et sociologie*, Paris, Flammarion.
- HANKISS (Agnes), 1981, « Ontologies of the Self ». On the Mythical Rearranging of One's Life History, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- HAREVEN (Tamara K.) (Ed.), 1978, *Transitions : the Family and the Life Course in Historical Perspective*, New York, Academic Press.
- HAREVEN (Tamara K.) and LANGENBACH (Randolph), 1979, *Amoskeag. Life and Work in an American Factory-City*, New York, Pantheon Books.
- HELIAS (Pierre-Jakez), 1975. *Le cheval d'orgueil*, Paris, Plon, « Terre humaine », 1975.
- HINTON (William), 1971, *Fan-Shen. La révolution communiste dans un village chinois*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine ».

- HOULE (Gilles), 1979, L'idéologie : un mode de connaissance, *Sociologie et Sociétés*, IX-1.
- JUNEAU (Marcel), 1978, Remarques sur l'édition des documents d'histoire orale, dans Nicole GAGNON et Jean HAMELIN (sous la direction de), *L'histoire orale*, Sainte-Hyacinthe (Québec), Edisem (distribué en France par la Librairie Maloine à Paris).
- KAPLAN (Charles), 1978, The Life History as Research Method and Treatment Technique : A Consideration of *Manny : A Criminal Addict's Story*, communication présentée au IX^e Congrès mondial de Sociologie, Groupe *ad hoc* sur l'approche biographique.
- KARPATI (Zoltan), 1981, The Life History Approach in a Hungarian Survey on Mobility and Urbanization, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- KEMENY (Istvan), 1979, Poverty in Hungary, *Information sur les sciences sociales*, 18-2.
- KLUCKHOHN (Clyde), 1945, The Personal Document in Anthropological Science, in GOTTSCHALK *et al.*, 1945.
- KOHLI (Martin) (Herausgegeben von), 1978, *Soziologie des Lebenslaufs*, Darmstadt, Luchterhand.
- KOHLI (Martin), 1981, Biography : Account, Text, Method, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- KRAVCHENKO (Victor A.), 1947, *J'ai choisi la liberté ! La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique*, Paris, Editions Self.
- LANGNESS (Lewis L.), 1965, *The Life History in Anthropological Science*, New York, Holt, Rinehart & Winston, bibliographie.
- LEDDA (Gavino), 1977, *Padre padrone*, Paris, Gallimard.
- LEFEBVRE-GIROUARD (Astrid), 1978, *L'appauvrissement des petits salariés*, communication présentée au IX^e Congrès mondial de Sociologie, Groupe *ad hoc* sur l'approche biographique, Centre des Services sociaux de Montréal Métropolitain.
- LEOMANT (Christian), 1978, *L'approche biographique de la délinquance juvénile*, Vaucresson, Centre de Formation et de Recherche de l'Education surveillée.
- LEWIS (Oscar), 1963, *Les enfants de Sanchez*, Paris, Gallimard.
- LINDESMITH (Alfred), 1947, *Opiate Addiction*, Bloomington (Indiana), Principia Press.
- LUCHTERHAND (Elmer) and WIELAND (Norbert), 1981, The Focused Life History in Studying Involvement in a Genocidal Situation in Nazi Germany, in BERTAUX (Ed.); 1981.
- LYSENKO (Vladil), 1980, *Capitaine Lyssenko*, Paris, Editions maritimes et d'Outre-mer.
- MANDELBAUM (David G.), 1973, The Study of Life History : Gandhi, *Current Anthropology*, 14-3, June.
- MARKIEWICZ-LAGNEAU (Janina), 1976, L'autobiographie en Pologne ou de l'usage social d'une technique sociologique, *Revue française de Sociologie*, XVII-4.
- MARKIEWICZ-LAGNEAU (Janina), 1981, *La naissance d'une pensée sociologique. Le cas de la sociologie polonaise entre les deux guerres*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, et Cambridge University Press.
- MARTINY (Ulrike), *White-collar Women*, communication présentée au IX^e Congrès mondial de Sociologie, Groupe *ad hoc* sur l'approche biographique, Université de Hambourg.
- MAUGER (Gérard) et FOSSE-POLIAK (Claude), 1979, *La question du « refus du travail » chez les jeunes ouvriers*, Paris, Centre d'Etude des Mouvements sociaux, offset, 2 vol. Certaines parties en ont été publiées dans *Autrement*, n° 21.
- MILLS (C. Wright), 1967, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspero.

- MORIN (Françoise), 1980, Pratiques anthropologiques et histoire de vie, *Cahiers internationaux de Sociologie*, LXIX.
- PAUL (Sigrid), 1979, *Begegnungen. Zur Geschichte persönlicher Dokumente in Ethnologie, Soziologie, Psychologie*, Hohenschäftlarn (Autriche), Klaus Renner Verlag, 2 vol., bibliographie.
- PENEFF (Jean), 1979, Autobiographies de militants ouvriers, *Revue française de Science politique*, 29-1.
- PLIOUCHTCH (Léonide), 1977, *Dans le carnaval de l'Histoire*, Paris, Le Seuil.
- ROSENMAIR (Leopold) (Herausgegeben von), 1978, *Die Menschlichen Lebensalter. Kontinuität und Krisen*. Munich, Piper.
- SAGANT (Philippe), 1980, Histoires de vie et autres récits, dans BERTAUX et ELEGOT (Ed.) (dir.), 1980.
- SARTRE (Jean-Paul), 1960, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard.
- SARTRE (Jean-Paul), 1971-1972, *L'idiot de la famille*, Paris, Gallimard, 3 vol.
- SAYAD (Abdelmalek), 1979, Les enfants illégitimes, *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 25 et 26.
- SHIRER (William L.), 1962, *Le III^e Reich des origines à la chute*, Paris, Stock.
- SIMMONS (Léo) et TALASYEVA (Don), 1962, *Soleil Hopi. L'autobiographie de Don Talasyeva*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine ».
- SOLJENITSYNE (Alexandre), 1963, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, Paris, Julliard.
- SOLJENITSYNE (Alexandre), 1974-1976, *L'archipel du goulag*, Paris, Le Seuil.
- STOUFFER (Samuel), 1930, *The Life History and the Controlled Experiment*, thèse de Ph.D., Université de Chicago (microfilmée).
- STOUFFER (Samuel), 1939, Discussion, in BLUMER, 1939.
- SUTHERLAND (Donald) and CONWELL (Chick), 1937, *The Professional Thief*, Chicago, University of Chicago Press.
- SYNGE (Jane), 1981, Cohort Analysis in the Planning and Interpretation of Research Using Life Histories, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- SZCZEPANSKI (Jan), 1981, The Use of Autobiographies in Historical Social Psychology, in BERTAUX (Ed.), 1981.
- THOMPSON (Paul), 1977, *The Edwardians*, Oxford, Paladin.
- THOMPSON (Paul), 1980, Les histoires de vie et l'analyse du changement social, *Cahiers internationaux de Sociologie*, LXIX.
- TOURAIN (Alain), 1974, *Pour la sociologie*, Paris, Le Seuil.
- VERHAEGEN (Benoît), 1974, *Introduction à l'histoire immédiate*, Gembloux (Belgique), Duculot.
- WALLERSTEIN (Immanuel), 1978, *What is a Proletarian ?*, communication orale présentée au IX^e Congrès mondial de Sociologie, Groupe ad hoc sur l'approche biographique.
- WILEY (Norbert), 1979, The Rise and Fall of Dominating Theories in American Sociology, in SNIZEK (William E.), FUHRMAN (Ellsworth R.) and MILLER (Michael K.) (Ed.), *Contemporary Issues in Theory and Research : A Metasociological Perspective*, Wetsport (Connecticut), Greenwood Press.